

Bonneval en bonne vallée ...

mars 2004

Bulletin d'information des *Amis de Bonneval*

N° 15

Amis lecteurs.

Le 15^{ème} numéro de notre Gazette, rendra hommage à Germaine Lesieur, qui nous a quittée il y a 50 ans.

Germaine Lesieur, qui a publié de nombreux poèmes sous le nom d'Éliane Greuze (anagramme de son nom), a légué à la bibliothèque Albert Sidoisne, ses « Notes de la libération », sous la forme d'un cahier, inédit, dont nous commençons la publication.

Nous profitons aussi de cette occasion, pour transcrire l'éloge funèbre, que lui a rendu par M. Jules Gouzy, Maire de Bonneval, dans la République du Centre du Vendredi 23 Avril 1954.

L'assemblée générale de notre Association, se réunira le samedi 13 mars 2004, salle du Chapitre de l'Abbaye Saint Florentin, Centre Hospitalier Henry Ey.

La conférence qui clôturera, aura pour thème « La Résistance dans le sud de l'Eure et Loir », et sera présentée par Daniel Cogneau, ancien résistant, et Sébastien Martin, étudiant.

Jean Luc DURAND

Notes de la libération

par Germaine Lesieur

1er Août 1944

J'ai l'impression que la véritable tragédie commence aujourd'hui.

Me rendant à Méroger, je croise dans la rue des Gabeaudières des femmes essouffées, affolées, des réfugiés du "Clos de l'Image", portant ou traînant des enfants, qui crient aux passants : "N'allez pas plus loin : les terroristes sont en train de faire sauter le transformateur électrique!". Je rebrousse chemin ... En réalité, ce ne sont pas des Patriotes, mais des Miliciens, et le premier acte du drame s'est joué hier.

Hier, en effet, de soi-disant Patriotes ont envahi les bureaux de l'Énergie Industrielle, informant le Directeur qu'ils viendraient le lendemain pour faire sauter le transformateur.

M. Gauthier, Patriote militant leur donna, sans méfiance, toutes indications utiles et vient seulement de s'apercevoir de son imprudence, lorsqu'il s'est trouvé en présence d'énergumènes armés qui, braquant sur lui leurs revolvers, l'ont "passé à tabac" après lui avoir lié les poignets. Ils le jettent finalement dans une auto, qui l'emmènera, en fin de journée, à la prison d'Orléans, en compagnie de réfractaires, arrêtés dans la région. (1)

(1) M. Gauthier, incarcéré à la prison d'Orléans, défiguré par les coups, reste cinq jours les mains attachées derrière le dos. Voué au poteau d'exécution, il réussit à s'évader, ainsi que Soret, grâce à la complicité d'un serrurier, qui lui passe des scies à métaux à travers les barreaux de sa cellule.

Le premier Août est une vraie journée de cauchemar : chasse à l'homme; (Soret, qui fuyait à travers champs, est arrêté à Méroger et roué de coups) battues dans les fermes; menaces aux familles qui, naturellement, refusent d'indiquer le lieu de retraite de leurs jeunes, figurant sur les listes de dénonciation. Roland Chauvin en fuite. Arrestation de Mme Desoubries. (2)

Perquisitions dans les maisons particulières, où presque toutes les lampes des postes de TSF sont brisées avec violence. Mitraillettes au coin des rues. Autos folles qui tournent en rond. Atmosphère de guerre civile. Procédés d'intimidation :

"Il y aura un beau film à prendre sur la place, ce soir..."

"Pauvre Bonneval, demain tu seras en deuil etc... etc..."

Les habitants, pris de panique, fuient en campagne, chargés de valises et de sacs scouts. Bonneval est une ville morte.

Maman et moi, nous restons sagement dans notre logis verrouillé, tous volets fermés. Je prends un comprimé de Gardénil et dort comme une bienheureuse jusqu'en fin d'après-midi.

Les volets s'ouvrent alors prudemment au moment où les Miliciens partent enfin avec leur butin, ayant pillé plusieurs magasins.

Dimanche 6 Août

Nouvelle irruption de la Milice qui, après avoir interrogé vainement Mme Chauvin et menacé de faire sauter son magasin à la grenade, va déménager le mobilier et les marchandises de l'épicerie Barré.

Ils emportent un plein camion et écrivent à la craie sur la devanture, avec de grosses fautes d'orthographe :

"-Français, voilà ce qu'il en coûte de ne pas suivre le Maréchal Pétain (sic). Justice sera faite!"

Dimanche mouvementé et angoissant : cinq camions allemands, remplis de bombes, sont garés sur le Mail et des tonnes d'essence sur la Grève.

Simultanément arrivent des réfugiés de Caen et Pont-Levêque, qui descendront demain vers Orléans (on cherche des chambres, on fait des lits, on héberge) et cinquante pionniers allemands, qui s'installent à l'École de Filles. Ces derniers ne restent que quelques jours, et sont remplacés par des sanitaires, qui voudraient s'installer à l'Hôpital Psychiatrique. Le Directeur de l'Hôpital, très adroitement, prépare toute une mise en scène, et les conduit dans des locaux insalubres, (désaffectés, d'ailleurs, depuis longtemps !) où manque l'hygiène la plus élémentaire et où des baquets tiennent lieu de latrines. Moue des infirmières : "Primitif ! Primitif!".

Le personnel et quelques blessés légers s'installent tout de même ; mais le lendemain, couverts de puces, transfèrent leur ambulance à l'École des Garçons. Grosses croix rouges sur le toit. Ils repartent, vingt quatre heures plus tard.

Nos "locataires", eux, ont déguerpi, la veille du débarquement, nous laissant comme souvenirs une chambre d'une saleté repoussante - puant la vinasse, les bottes, la cendre de cigare - aux murs couverts de dessins et de graffiti, qui ont la prétention d'être humoristiques.

Seul partira en fourgon mortuaire le pauvre "Clown" (3) qui s'est noyé, q.q. semaines auparavant, dans le Loir bordant le bois de l'Hôpital Psychiatrique, en tombant de la barque, dans laquelle il chahutait.

Je retrouve, oublié dans le bûcher, un confortable "transat" sur lequel je m'étendrai, quand le soleil de tout un printemps l'aura désinfecté !

(2) Mme Desoubries est relâchée avant le départ d'Orléans des Miliciens.

(3) ordonnance d'un major allemand : Berndt

Semaine du 6 au 13 Août.

Retraite de l'armée allemande. Vols de vélos dans les cours, dans les maisons. Vols de chevaux et de voitures dans les fermes. Tout ce qui roule est "réquisitionné" : guimbardes, tombereaux, carrioles, et tous ces véhicules défilent, chargés d'un butin hétéroclite. Des chevaux traînent des canons, des camions. Cet exode dure des nuits et des nuits...

Où sont les impeccables défilés de 1940, qui scandaient des chansons de marche? Néanmoins, la retraite s'effectue en assez bon ordre, et l'on n'a pas l'impression d'une "pagaïe". Pour moi, j'ai la ferme conviction que ces troupes sauront se ressaisir et se regrouper, le moment venu, pour d'ultimes résistances.

Nuit du 11 au 12 Août

Attaque impulsive et prématurée des Patriotes en pleine ville. La fusillade commence à 19 heures sur une chenillette, dont les occupants sont descendus pour sabler le champagne, au bar Robert, rue de Chartres. Riposte. Allemands blessés, chargés précipitamment sur la chenillette, qui s'enfuit.

Il fait une chaleur torride et l'on a l'impression que les fusils partent tout seuls.

Je reverrai toute ma vie ces silhouettes de patriotes au coin de nos rues : pantalons d'ouvriers, manches de chemise relevées sur des bras hâlés, qui braquent le fusil mitrailleur.

J'ai la surprise et la fierté de reconnaître des visages amis de Bonnevallais pacifiques, que je n'aurais pas cru décidés à faire le coup de feu.

Les mitrailleuses crépitent dans toute la ville, attaquant au passage motos, camions, tonnes d'essence. Des morts et des blessés tombent. Deux des nôtres sont tués : Arnou, rue de Châteaudun et Favré -FFI- visé par un allemand juché dans les peupliers du Moulin du Pont, est retrouvé, criblé de balles, dans la rivière, près du jardin Tranchand. Robert Marquet, blessé aux reins, en allant retrouver sa femme, à Bel Air, succombe quelques jours plus tard.

Les Allemands installent un canon route de Chartres et les obus commencent à pleuvoir : deux tombent dans notre rue (bureaux de tabac Castillon et Chartier). De la cave, où nous sommes bloquées en compagnie des Diéppois, nous entendons les vociférations rauques des Allemands attaqués, qui donnent des coups dans les portes verrouillées, la course des patriotes, en sandales.

A l'aube, la canonnade cesse, mais tout un butin de guerre encombre la rue de Châteaudun, aux trottoirs éclatés, aux murs criblés par les balles et les obus.

Un jour d'été torride se lève. Visages durcis et creusés par la nuit de lutte, les F F I sont nerveux.

On se rend compte de ce que peut un peuple qui, tout -à-coup se met à gronder et à bouger...

A l'asile sont hospitalisés plusieurs blessés allemands, et les morts ont été déposés à l'hôpital.

Les avions passent toujours. Bruit de bombardements lointains. Éclatements sourds, provenant du camp de munitions de Châteaudun, que les Allemands font sauter. Nous emmenons mallettes et provisions aux Gabeaudières.

Du 12 au 14 Août

Un bruit sourd et continu d'engins motorisés, passant sur la R N 10, nous fait espérer qu'il s'agit de l'arrivée des Américains. Nous ne pouvons nous en rendre compte, car nous avons abandonné la rue de Chartres, trop dangereuse et trop bruyante, pour aller habiter aux Gabeaudières, ayant accepté l'hospitalité que nous offrait si gentiment Madame Ellin.

Ici, dans un décor de jardins, nous sommes au calme, et ce silence est reposant. Si nous sommes bloquées au logis, nous pourrions subsister aisément, grâce aux lapins du clapier, aux fruits et aux légumes frais du jardin.

Au matin, je me rends rue de Chartres, pour soigner Domino, et j'apprends que le bruit entendu provenait de chars allemands, qui remontaient sur Paris. Les pavés de la grand'rue sont éclatés et tout blancs...

Tandis que le Maire enterre "en douce" les Boches tués la veille, quarante gendarmes allemands arrivent et s'installent à l'Orme de Paris.

Ils demandent des explications au sujet du matériel endommagé qui se trouve rue de Châteaudun. M. Martin, Maire, sauve la situation - et la ville ! - en racontant je ne sais quelle histoire de mitraillages par avions, qui tient debout, et que les Boches, à la bêtise proverbiale, acceptent sans plus approfondir.

A midi, le Maire fait tambouriner une proclamation, exhortant au calme la population et la Résistance, pour ne pas que la ville soit l'objet de représailles sanglantes.

Maman, si brave jusqu'alors, est complètement à plat : elle se rappelle trop l'incendie de Châteaudun, en 1870, et soupire : "Demain, nous serons sans asile..." Je la réconforte de mon mieux.

Le 14 au soir, les Allemands, pour bien montrer qu'ils sont là et que la population doit être sage, tirent encore quelques coups de canon sur la ville, et un obus tombe sur le toit Cendrier.

Mardi 15 Août

Ciel de cendre. Chape de plomb sur les épaules. Un orage en suspens nous oppresse et nous met les nerfs à vif. Bombardement lointain à midi. Nous gagnons la tranchée. Déjeuner rapide, durant une accalmie. Puis maman se dispose à jardiner un peu, tandis que je m'étends sous les arbres, pour y faire la sieste, car l'atmosphère est de plus en plus étouffante.

Mais, quelques instants plus tard, une fusillade nourrie, bientôt suivie d'une canonnade, nous fait descendre à la cave à toute vitesse.

Anxieux, nous nous demandons ce qui se passe. Nous supposons que les Patriotes donnent à l'assaut à l'Orme de Paris et que les Allemands se défendent et se vengent en tirant au canon sur la ville. Nous imaginons cent toits de maisons crevés par la chute des obus, tandis que les balles continuent à ricocher dans le jardin.

Heureusement, la réalité est moins dramatique : ce sont, en effet, les premières voitures américaines, qui viennent d'arriver en silence sur leurs roues caoutchoutées et, sous la direction d'un guide bénévole, cernent l'Orme de Paris, et l'attaquent avec de petits engins (Je crois même qu'ils tirent à blanc, car, après leur départ, la façade ne semble pas endommagée)

La fusillade calmée, nous remontons de la cave, et apprenons par un voisin, qui a vu passer les premières Jeeps, l'arrivée de nos libérateurs. Joyeux soupir de soulagement, bien que nous nous sentions "orphelins", par suite du départ brusqué des Américains, qui sont repartis précipitamment sur Voves, sans attendre la reddition de l'Orme de Paris, laissé à la garde des F.F.I.

Le temps est de plus en plus orageux. Déjà, des éclairs aveuglants déchirent les nuées amoncelées, suivis de formidables coups de tonnerre, auxquels semblent mêlés, par instants, des éclatements d'obus. L'oreille, hallucinée, reste aux aguets. Nous voyons la foudre tomber sur les arbres de la Grève. Des lances de feu criblent les toits, les moissons. Une pluie diluvienne s'est mise à tomber, et nous nous demandons avec angoisse ce que sont devenus les F F I, qui cernent l'Orme de Paris.

Nous apprendrons le lendemain qu'ils ont abandonné la lutte et que les Allemands, à la faveur de l'obscurité, se sont évadés de la propriété, emmenant leurs blessés et la majeure partie de leur matériel. Ils poussèrent l'audace jusqu'à réquisitionner des chevaux et un conducteur, à la ferme de la Dîme, pour désembourber leurs camions, enlisés dans les terres détrempées.

Malgré toutes les émotions, beau jour d'Assomption, qui vit la libération de Bonneval. La foi confiante de ma petite amie Cécile avait été récompensée...

? Août

Chez le pâtissier Chauvin, les engagements affluent. Épidémie de patriotisme... Maintenant que les risques sont infimes, chacun se sent une âme de Résistant et voudrait être dans les rangs des F F I. Des éléments indésirables - qu'il faudra exclure q.q. jours plus tard – se glissent parmi les "purs".

Le Maire et le Conseil Municipal sont limogés, et remplacés par une commission municipale, présidée par M. Décourtye, qui fera l'office de maire, jusqu'aux prochaines élections.

Des blindées américaines étant signalées, grosse affluence de public rue de Châteaudun. Les religieuses irlandaises de l'Hôpital psychiatrique ne sont ni les moins enthousiastes, ni les moins impatientes, et veulent être les premières à faire fête, et à acclamer dans leur langue les jeunes guerriers casqués, qui vont arriver dans leurs Jeeps et leurs chars blindés.

A 16 heures, un rassemblement se forme chez Marolle. Tous les F F I, jeunes et vieux, portant fusils ou mitraillettes, défilent dans un ordre impeccable par les rues de la ville, se rendent à la mairie où a lieu la Cérémonie des Couleurs, puis au monument aux Morts, où ils déposent des gerbes.

? Août

La ville est en effervescence. Au café Poissy, les jeunes bonnes, rouges et décoiffées circulent entre les tables, où les Patriotes sont attablés, bruyants, le fusil entre les jambes. Vrai tableau révolutionnaire.

Des galopins armés, déshonorant le brassard qu'ils portent, prononcent des mots orduriers et visent les passants avec le canon de leur fusil.

Puis toute la bande s'en va huer les "collaboratrices" qui, dénichées des gîtes où elles se tenaient en tremblant, sont amenées en voiture pour être tondues. Les unes, prostrées, pleurent et ne regardent pas la foule ; d'autres, au contraire, révoltées, la bravent et l'injurient. Horribles avec leurs crânes nus, elles défilent ensuite par les rues de la ville, encadrées d'un détachement railleur d'F F I.

Vengeance populaire, pénible spectacle révolutionnaire, qui me causent un insurmontable dégoût.

? Août

Cérémonie au cimetière, sous un soleil radieux. Pendant le défilé, des avions alliés survolent le cortège. Une certaine appréhension étreint les cœurs ; des enfants pleurent : nous ne sommes pas encore habitués à ne plus être bombardés ! Quelques Américains de la Military Police se sont joints aux F F I. Des jeunes filles portant des gerbes, précèdent les "officiels". Les soldats présentent les armes devant les tombes des victimes de la Résistance. Une minute de silence... Les fleurs du souvenir... Bonneval, à la mémoire fidèle, n'oubliera jamais ses morts.

Libération

*Poème récité le 1^{er} Novembre 1944, par Jacques Gouzy - F F I -
devant le monument aux Morts de Bonneval.*

Libération

Non, ta bravoure n'est pas morte,
Mon cher pays, vieil insurgé :
Un fusil claque à chaque porte
Pour bouter dehors l'étranger !

Après quatre ans de noir silence,
De ventres creux, de pleurs discrets,
Vous prépariez la délivrance,
Conciliabules secrets.

Dans le Paris des barricades,
Soudain jaillit, tel un défi,
Sur les brassards, sous les arcades,
Ce nom claironnant : F.F.I.

Et ces soldats sans uniforme,
Plus résolus que des guerriers,
Sans-culottes, armée uniforme;
Livrent des combats meurtriers.

Au sein des bois, sur les collines,
Les morts s'endorment sans linceuls ;
La poudre brûle les poitrines
Et les fusils partent tout seuls !

Un sang fier d'esclaves rebelles,
Un sang neuf qui s'insurge et bout,
Pour les revanches les plus belles
Coule sous le grand soleil d'août.

Ouvrant les prisons et les geôles,

Témoins de forfait monstrueux,
La justice a changé les rôles :
Les vaincus deviennent des dieux.

Dans un souffle de Marseillaise
Resurgissent nos étendards ;
Vers son chef - âme bien française
Le peuple a tourné ses regards.

Héros obscurs, chères victimes,
Vous pouvez reposer en paix ;
Le Teuton expiera ses crimes
Et nos cœurs n'oublieront jamais.

Le sol libéré de l'étreinte,
sur nos corps se fait plus léger ;
Notre cause est la cause sainte
Et demain saura nous venger.

De nos frères, la jeune armée
s'ébranle, et jette dans le vent
Ce cri d'espoir : "O France armée,
"Pour ta renaissance, en avant !"

Eliane Greuze.

Les Amis de Bonneval

La cotisation annuelle est de 12 € (6 € pour jeunes ou étudiants)

Vous pouvez la régler par chèque à l'ordre des Amis de Bonneval et le déposer

- ◆ à la permanence de l'association, le samedi après-midi 23 rue Saint-Roch (au dessus de la Bibliothèque Municipale)
- ◆ à l'Office du Tourisme de Bonneval
ou l'adresser par la Poste aux Amis de Bonneval - B.P. 00040 - 28800 BONNEVAL

Dans la «République du Centre» du vendredi 23 avril 1954 on pouvait lire :

**Les obsèques de Melle
Germaine Lesieur ont été
célébrées en
présence d'une assistance
considérable**

Jeudi matin ont été célébrées en l'église de Bonneval, en présence d'une assistance considérable, les obsèques de Mlle Germaine Lesieur, conseillère municipale, secrétaire de l'Entraide psychosociale et membre des « Amis de Bonneval, décédée à la suite d'une longue et implacable maladie.

Au premier rang des personnalités on notait la présence de M. Jules Gouzy, maire de Bonneval ; Leroy et Pasques, adjoints ; les Membres du conseil municipal, le docteur Patel, conseiller général de Bonneval : Decourtye, président des « Amis de Bonneval » ; des représentants de toutes les sociétés locales sans exception, de nombreuses notabilités chartraines et de la région.

Le cercueil disparaissait sous les fleurs. Après l'office religieux célébré par M. l'abbé Henry Maksud, la dépouille mortelle de la défunte fut transportée à Châteaudun où eut lieu, au cimetière de l'Est, l'inhumation en présence d'une foule également très importante.

Avec émotion, M. Jules Gouzy avait auparavant prononcé l'éloge funèbre de la défunte.

M. JULES GOUZY

M. le Maire de Bonneval s'exprima en ces termes :

« Un sourire s'est éteint... Celui

d'une amie, et c'est avec une profonde émotion que je viens, au nom de la population tout entière, au nom du conseil municipal unanime où Melle Lesieur siégeait avec tant de bonté et de gentillesse, lui dire un dernier adieu et lui rendre un suprême hommage.

« Née le 27 Février 1896 à Châteaudun, berceau de sa famille, elle vint enfant à Bonneval où son père, conducteur des Ponts et Chaussées, était nommé. A sa mort M. Lesieur laissa à la population bonnevallaise le souvenir d'un fonctionnaire intègre et d'une haute valeur morale. Mademoiselle Germaine Lesieur fit ses études à l'école communale de notre ville.

« Toute jeune, les qualités humaines et sociales qui devaient la situer étaient déjà en elle : sensibilité du cœur qu'elle étendait à tout ce qui est faible et malheureux, tact, délicatesse et modestie.

« Cultivée, d'une intelligence très vive, sa vie intellectuelle fut fertile : lauréate des Jeux Floraux de Toulouse ; 1^{er} et 2^e prix du Salon des Poètes de Lyon en 1930 ; collaboratrice de la « Revue des Poètes » et de « Plaines et Collines » ; diplômée de la Société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique en 1931.

« L'Académie française ne s'est pas trompée en lui décernant en 1933 le prix François-Coppée pour son ouvrage « Les

Humbles Destins ».

« Pour cette âme intuitive, ces quelques vers extraits de son opuscule « Visions et pensées d'exode » traduisent bien son état d'esprit en ce jour du douloureux armistice.

« Un grand frisson de mort a passé sur le monde.

« Au ciel enténébré nulle clarté ne luit :

« L'armistice n'est pas l'aurore mais la nuit... »

« Ignorant la haine et l'envie, son sens de la mesure, sa scrupuleuse honnêteté, son égalité d'humeur, le cœur ouvert à toutes les détresses, elle donna sa pleine mesure pendant les années d'occupation.

« Élue conseillère municipale en 1945, elle fut unanimement appréciée par ses collègues du conseil. Profondément croyante, elle s'intéressait à toutes les misères sans distinction d'opinion, de croyance ou de conceptions philosophiques

« Elle fut pour moi une collaboratrice irremplaçable car elle savait discerner les souffrances qui se cachent, et je ne puis mieux faire, pour montrer son cœur, que de vous citer ces quelques vers extraits de « Les Humbles Destins » :

«Je vis simplement sans savoir
«Si je remplis ma destinée
«Sous la férule du devoir
«Mon cœur bat sa rude journée.
«Je vis selon mon rêve humain
«Prompte à l'appel d'une souffrance
«En essayant sur mon chemin
«De semer la douce espérance.

- « D'une franchise brutale parfois, elle disait nettement sa façon de penser, reconnaissant d'ailleurs loyalement son erreur le cas échéant.
- « Elle pensait plus de choses qu'elle n'en disait. Son amitié était sûre, sa discrétion à toute épreuve ; son désintéressement indiscutable. Son activité était incalculable : bibliothèque municipale, les Amis de Bonneval, et ce qui lui tenait le plus au cœur, vu les détresses à soulager : le secrétariat de l'Entr'aide psycho-sociale de l'hôpital psychiatrique.
- « Lorsque, voici quatre mois, elle s'alita, tout espoir de guérison était perdu. Elle accepta, après bien des hésitations – elle craignait tant d'être à charge – de revenir à Bonneval, chez des amis, Jean et Thérèse Maksud,
- où chacun fit l'impossible pour adoucir ses derniers instants.
- « Ma chère Amie, vous partez trop tôt.
- « Pourquoi faut-il qu'un mal implacable vous enlève ainsi à l'affection de vos proches, à l'affection de vos amis, à l'affection de ceux qui avaient besoin de votre réconfort moral, car tous ceux qui vous ont bien connue vous ont aimée. Vous allez reposer près de ceux qui vous avaient précédée dans la vie : votre père et votre maman.
- « Mon cher Fernand, et vous Jean et Michel qu'elle aimait tant, vous ses proches, ses amis Jean et Thérèse Maksud qui étiez pour elle un frère et une sœur, puisse l'assurance que votre peine est partagée être une consolation au deuil qui vous

frappe. »

La « République du Centre » en cette pénible circonstance, renouvelle à la famille et aux proches de Mlle Germaine Lesieur dont elle avait eu l'occasion d'apprécier la gentillesse et la grande bonté, l'expression de ses condoléances attristées.

L'assemblée générale de l'association

des *Amis de Bonneval*

aura lieu le **samedi 13 mars 2004 à 16 h 30**

à *la salle du Chapitre, Centre Hospitalier Henry Ey*

- Ordre du jour :
- Rapport moral du Président
 - Compte rendu financier du Trésorier
 - Renouvellement du tiers sortant
 - Projets pour l'année 2004
 - Questions diverses.

A l'issue de cette assemblée générale,

MM. Daniel Cogneau, ancien résistant, et **Sébastien MARTIN** étudiant nous présenterons un exposé sur

« La Résistance dans le sud de l'Eure-et-Loir »

Cette réunion est ouverte à tous, membre ou non de l'association